Le R. P. René Rémas, 1823-1901 (549).

Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.
(Prov. 10, 9 a.)

La simplicité est un trait caractéristique de la vie du R. P. René Rémas. Naissance, jeunesse, apostolat, mort : sa vie entière a été sans éclat, obscure et inconnue ; elle porte le cachet de la foi la plus vive, d'une confiance admirable en Dieu, et d'un grand zèle pour le salut des âmes.

Naissance et enfance.

La Providence plaça le berceau du jeune René dans une humble borde du Bas-Maine, paroisse de Fontenay, diocèse du Mans. En 1823, les parents de René gagnaient honnêtement leur vie, soucieux d'élever leur famille et de remplir leurs devoirs de chrétiens. De sa mère en particulier, le R. P. Rémas disait encore récemment : « Ma mère était une sainte femme ; je lui dois d'être devenu prêtre ; que de fois, mon Dieu, j'ai pensé à elle quand j'étais seul au Lac Sainte-Anne et au Petit Lac des Esclaves ! Je lui dois beaucoup... » Et, en pensant aux jeunes élèves du petit Séminaire, il ajoutait : « Les parents ont une grande part dans la vocation et la persévérance de leurs enfants... je n'ai pas grande confiance dans tel et tel de votre petite bande : leurs parents se sont toujours montrés durs envers le prêtre ».

Le jeune René dut, de bonne heure, aider ses parents dans les travaux de leur petite ferme. René fut gardeur de vaches ; l'âne lui joua quelques vilains tours... Le pauvre René n'eut pas le temps d'aller à l'école : ses parents n'avaient pas non plus les moyens de l'y envoyer... et à la façon de parler du Bas-Maine : « l'gâ René été ben bouri ! » Les apôtres, pêcheurs, étaient-ils bien autrement ?

Jeunesse.

Un prêtre charitable prit chez lui René lorsqu'il avait à peu près quinze ans. Il fallait tout lui enseigner, à commencer par *a*, *b*, *c*, les bâtons et les déliés. René, après quelques mois de dégrossissement, ne savait guère lire et écrire. Il entra au petit Séminaire et fut classé parmi les commençants.

René, jusque-là, n'avait jamais vu plus loin que son clocher, et lui, habitué à la vie paisible de petit pastoureau... simple, naïf, candide, parlant son patois bas-manceau avec un accent fort prononcé... le voyez-vous le jouet d'une bande de petits espiègles de onze ou douze ans ?...

Lui si bon, de quoi manquait-il donc ? Etait-ce de volonté, de courage, de ténacité au travail ?... non : c'était un piocheur ! Etait-ce d'intelligence, de raisonnement ?... non : car ses travaux sur la langue crise diront, au temps voulu, quel profond raisonneur il fut !... L'imagination, en lui, n'avait pas reçu cette culture précoce, mais saine, qu'il est donné de recevoir à des enfants dont les parents sont plus fortunés et ont plus de loisirs. René apportait, dès le début de son cours classique, une éducation déjà faite, éducation pétrie de gêne, de timidité et d'un sentiment exagéré d'infériorité. Il continua ses études en traînard. Il arriva, de plus, que la vie sédentaire et réglée du petit Séminaire affecta la santé du jeune homme habitué au grand air des champs. René fit donc de pauvres études : il était en retard, peu préparé et souffrant.

Il n'y a pas de doute qu'il fût pieux : méprisé de plusieurs de ses compagnons (il s'exagérait d'ailleurs leurs dispositions à son égard), il se consolait en pensant à sa mère. Sa mère, une sainte femme, dont il parlait si souvent naguère, il l'avait vue prier et pleurer... pourquoi pleurait-elle ?... mystère ! Il pria, pleura, et fut consolé ! C'est un portrait de René par lui-même. Il fut surpris, à vingt ans de là, de se retrouver en mission ce qu'il avait été au petit Séminaire.

Il passa quelque temps au grand Séminaire du Mans. Il nous souvient que l'histoire de sa vocation se rattache aux noms des RR. PP. Léonard et Dutertre ; nous n'en connaissons pas les détails. Il quitta le Séminaire du Mans et, après son noviciat, devint scolastique.

Nous savons peu de chose sur cette époque de sa vie. Il fit son oblation perpétuelle le 23 avril 1851 et fut ordonné prêtre le 27 mars 1852.

Apostolat.

Arrivée. — A l'automne 1852, les RR. PP. Rémas et Végreville arrivèrent à Saint-Boniface. Mgr Provencher était fort grand, bien proportionné, souffrant... Le P. Rémas était petit, gêné et timide... Le fait est qu'il s'évanouit la première fois qu'il parut devant Mgr Provencher. Vraiment, il n'y avait pas de quoi. On en fit une risée. Le P. Rémas eut le travers de se croire méprisé ; et en quittant Saint-Boniface, au mois d'août 1853, il se retrouvait à l'égard de ses confrères comme il avait jadis été parmi ses condisciples de Précigné. -- Ce ne fut pas la seule cause. L'histoire a le droit de parler maintenant. Le P. Rémas se trouva à St-Boniface, à une époque de transition, où plusieurs saints prêtres discutaient la fortune probable de la Catholicité dans ces nouvelles missions. Mgr Provencher descendait vers la tombe ; Mgr Taché, son coadjuteur, devait lui succéder, Or, on le trouvait jeune. Des gens bien intentionnés, mais trop zélés, se donnèrent des torts en voulant faire élire un évêque titulaire à la place de Mgr Provencher, sans tenir suffisamment compte de Mgr Taché déjà choisi. Le P. Rémas eut le bon esprit de se tenir en dehors de toute discussion ; il arriva qu'on l'en blâma. Timide, comme il était encore, il s'exagéra les dispositions de quelques confrères, et se crut méprisé.

Le Lac la Biche fut le premier poste occupé par le R. P. Rémas. Et le premier de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, il eut l'honneur de tenir haut le drapeau de sa Famille religieuse dans le pays devenu depuis, le diocèse actuel de Saint-Albert.

« Les vieillards aiment à parler de la terre où Dieu a placé leur berceau, comme on parle du pays qui garde l'impression de ces premières années de la vie dont l'empreinte demeure si profonde dans nos âmes, avec la reconnaissance pour les bénédictions que le Seigneur a daigné y répandre. » (Card. Richard.)

RUDES DÉBUTS. — Le P. RÉMAS aimait à redire aux jeunes le récit de ses premiers travaux apostoliques : il revenait souvent sur l'abondance des grâces et des consolations que le bon Dieu lui fit goûter au début de sa carrière de missionnaire. « J'avais trente ans, quand j'arrivai dans le pays, j'étais petit, fluet, alerte, maladif, porté à la taciturnité, mélancolique, timide, sourd de l'oreille droite, pas savant... » On l'arrêtait là. Il se croyait foncièrement le plus incapable de tous.

Pourtant, c'était un homme de méditation, fort avancé dans l'esprit de prière, de mortification et de sacrifice ; c'était un prêtre dévoué, un parfait religieux. Il était l'homme de la situation. Il fallait alors combattre à la fois l'hérésie et l'infidélité. Il réussit victorieusement en se soumettant aux nombreux sacrifices imposés par le manque absolu de tout. Or, les exemples des prêtres sont très souvent des prédications plus éloquentes que leurs paroles. — Il ne savait pas encore le cris ! — Jusque-là les sauvages et les métis du Lac La Biche n'avaient vu le prêtre que de loin en loin. Les paroles du prêtre portaient des fruits tant qu'il était présent ; mais aussitôt après le départ du bon semeur, le mauvais jetait l'ivraie de l'oubli, de la routine et du vice. Le bien fait par le prêtre était sans cesse combattu.

LAC LA BICHE. — Le P. RÉMAS se fit anachorète et catéchiste. Sa maison était un trou dans la terre, recouvert d'un amas de branches et de mottes de gazon. Le travail manuel ne lui coûtait pas : faute de matériaux, il ne put se loger mieux. Debout de bonne heure pour ses prières et la messe, il se mettait ensuite à casser son bois pour sa journée ; il était le cuisinier et l'hôte ;

il était son professeur de cris et de théologie. Le cris, il l'attrapait au vol, d'oreille, et à la façon des enfants tâchait d'associer le son entendu et l'objet désigné : pour son catéchisme il s'aidait des manuscrits de M. Thibault. Pour la théologie (c'est merveille qu'il eût avec lui un saint Liguori !), il augmenta le petit bagage acquis à Montolivet. Ses ouailles étaient éparses et indifférentes. Il les visita journellement, catéchisant matin et soir, tantôt ici, tantôt là. Il réunissait les enfants et les jeunes gens, puis les parents. Il ne les attendait pas chez lui : il allait au-devant d'eux. Le bord du lac, un rocher aplati, un arbre, une loge de la forêt étaient des lieux de rendez-vous accoutumés. Le bien se faisait petit à petit.

Le R. P. Leduc nous a transmis, sur le premier séjour du R. P. Rémas au Lac La Biche, la note suivante : « Les gens espéraient dépouiller le prêtre, comme ceux avec qui ils avaient des relations : ils le qualifiaient de généreux. S'étant aperçus que le sujet qu'ils voulaient exploiter n'était pas riche, ils se contentèrent de lui faire sentir la malice de leurs langues : nous ne faisons rien pour rien, et en retour nous voulons qu'on nous donne gratis tout ce que nous demandons. »

Le P. Rémas vivait dans le plus grand dénuement. Le P. Lacombe (il n'était pas Oblat encore) en fut informé. Il vint visiter le P. Rémas, et le détermina à venir au Lac Ste-Anne. Ils y instruisirent ensemble 98 néophytes que Mgr Taché vint confirmer en 1854.

Mgr Taché alla aussi cette année-là (1854) au Lac La Biche. Le R. P. Rémas l'y accompagna et y demeura dans des conditions moins cruciflantes. Tout fut réglé, autant que les circonstances le permettaient, pour atténuer les difficultés que le pieux et zélé missionnaire avait rencontrées et lui épargner l'excès des privations auxquelles il avait été réduit. On désigna l'emplacement de la résidence du missionnaire et on se mit tout de suite à l'œuvre. (*Vingt années de mission.*)

Le P. Leduc parle ainsi de cette période : le P. Rémas avait un serviteur plus disposé à commander qu'à obéir : cet homme lui causa bien des ennuis. Un jour le P. Rémas

se permit d'aller le réveiller, en lui rappelant que l'heure du travail avait sonné. Cet avertissement fut désagréable au paresseux. Le lendemain, il se leva bien plus de bonne heure, et vint réveiller, à son tour, le P. RÉMAS, en lui disant : Allons, lève-toi, paresseux, il est temps que toi aussi tu commences à travailler. — Lors d'une visite que le P. RÉMAS fit au Fort Pitt pour transporter à dos de cheval les effets qui lui étaient expédiés de la Rivière Rouge, il eut deux chevaux volés : or, l'un de ces chevaux était loué. — A force de démarches et de forts salaires, il parvint à rendre son habitation logeable et l'hiver fut un peu moins dur à passer que le précédent, malgré la présence importune de deux renvoyés de la Compagnie, qui s'étaient installés chez lui pour avoir ses effets et fatiguer sa patience. Le triste caractère des gens du pays, le voisinage du protestantisme et le scandale d'un commis soi-disant catholique, mais vivant en concubinage, furent autant de causes de souffrances pour le pauvre Père. Il était mal logé et des ennuis lui venaient de toute part. Malgré cela, son zèle ne se ralentit pas et il travailla avec ardeur au salut des âmes qui lui étaient confiées. Le P. RÉMAS fit soixante-dix baptêmes.

LAC SAINTE-ANNE. — En 1855, il revint au Lac Sainte-Anne pour y exercer auprès du futur P. LACOMBE les fonctions de maître des novices. Ce dernier, tout en faisant son noviciat, devait continuer le service des Missions où sa présence semblait nécessaire.

Que de fois, en récréation, on a rappelé au R. P. RÉMAS cette période de sa vie.

— Père RÉMAS... dans ce temps, vous et votre novice, ressembliez à saint Pierre et saint Paul ! Dites... ne vous êtes-vous jamais chicanés ?

— Espiègle audacieux ... La plus grande charité régnait entre nous !

— Oh ! oh ! rien qu'un petit brin !... Une petite fois, le P. LACOMBE crut devoir se rendre au Lac La Biche. Vous, maître des novices, crûtes devoir vous interposer. — « Non, j'irai (dîtes-vous) ; en qualité de novice, cher

P. LACOMBE, vous êtes tenu à la résidence. » Mais votre novice reprit : « Cher Père RÉMAS, ma charge de curé m'oblige à y aller : et en qualité de vicaire, restez ici durant mon absence... »

Le P. RÉMAS protestait contre cette histoire : « C'est exagéré ! Pourtant il y a du vrai. » D'ailleurs, Mgr TACHÉ avoue que « la combinaison adoptée à l'égard des Pères LACOMBE et RÉMAS n'était pas l'idéal de la perfection ; mais quand on est dominé par les circonstances, il faut subir et quelquefois même imposer bien des anomalies. Celle-ci, du reste, avait l'approbation de notre bien-aimé Fondateur, qui en comprit la nécessité et l'autorisa. » (*Vingt années de mission.*)

A chacun de tirer ses propres conclusions, au sujet de cet obscur missionnaire. N'a-t-il pas été héroïque dans le sacrifice, la mortification, la prière, le zèle des âmes ?

Il se plaignait d'avoir eu peu d'esprit, mais n'a-t-il pas eu l'immense dose d'esprit de pratiquer beaucoup l'abnégation de lui-même ? Et il fit beaucoup, beaucoup de bien ! !

Inutile de prolonger cette causerie par le menu de la vie du Révérend Père. Déjà nous connaissons quelque peu l'homme, avec ses points lumineux et ses ombres.

MISSION SAINT-BERNARD. — Ecoutons-le parler, dans une lettre au T. R. P. FABRE, Supérieur général :

Mission de Sainte-Anne, 23 novembre 1866.

Je ne saurais vous exprimer la joie que m'a fait éprouver la réception de votre bonne et affectueuse lettre, en date du 20 mars de cette année. Je crois que l'éloignement où nous nous trouvons de votre personne vénérée et l'isolement où nous sommes, nous rendent plus chers les témoignages d'intérêt et d'affection paternelle que vous voulez bien nous donner et dont nous sentons tout le prix. — ... Je vous ferais grand plaisir, Très Révérend Père, si je vous racontais mes travaux et mes courses et faisais connaître les sauvages que je suis chargé d'évangéliser. Je voudrais bien pouvoir répondre à vos

désirs ; mais notre genre de vie favorise peu le sens littéraire... — La résidence du Lac Sainte-Anne est chargée de quatre missions distinctes... Le nombre des personnes qui en dépendent n'est pas considérable.: il s'élève à peine à onze cents, dont sept cents environ sont baptisés. Ils sont de tribus et de races diverses. Les sauvages diminuent ou restent dans un état stationnaire, tandis que les métis augmentent et d'une manière assez rapide : un seul fait le démontrera. Il y a une quarantaine d'années que trois Iroquois et un Canadien vinrent s'établir au pied des montagnes Rocheuses, et y épousèrent des sauvagesses. De ces quatre familles sont sorties cent trente personnes ; elles forment une tribu.

Au commencement du mois de mai, cette année, je me dirigeai vers le poste du Petit Lac des Esclaves. Le Lac Sainte-Anne était encore pris par les glaces et tous les bancs de neige n'avaient point disparu, ce qui augmenta les difficultés de mon voyage. Outre les peines physiques qui se rencontraient plusieurs fois le jour, je portais avec moi une peine morale qui venait augmenter mon inquiétude. Je laissais ma maison aux soins mercenaires d'un domestique, car je me trouvais seul alors des nôtres. L'expérience m'avait appris que cet homme me créerait, durant mon absence, de graves embarras que mon retour ne ferait pas cesser. Pour se rendre, en été, de Sainte-Anne à la mission de Saint-Bernard on se sert de chevaux durant trois jours de marche ; le reste se fait en canot, mais on est obligé alors de faire un grand détour. Comme je tenais à m'y rendre par une voie plus directe, je m'avançai en droite ligne à travers la forêt, ayant eu la précaution de prendre un guide avec moi. Mais, après trois journées d'une marche incertaine et fatigante, je dus abandonner ce projet ; deux de mes chevaux se trouvaient épuisés. Je dus reprendre la voie par eau... J'arrivai au fort des Assiniboines, mais une grande déception m'y attendait. Les sauvages Assiniboines qui fréquentent ce poste en étaient partis. On m'apprit que plusieurs, parmi eux, étaient malades et auraient ardemment désiré me voir. Quel

parti dois-je prendre ? le plus naturel est de courir après eux... Mais ici se présente une grave difficulté : les uns ont pris la direction du nord, d'autres celle de l'ouest ; en outre, on m'apprend qu'un homme gravement malade m'attendait sur les bords du petit lac des Esclaves. Je pensai qu'il fallait d'abord me rendre au désir de ce malade ; c'est ce que je fis en m'embarquant sur une des branches de la rivière Athabaska. A mon arrivée au lieu désigné, je n'y trouvai point le malade : la famine avait forcé sa famille à s'enfoncer dans les bois pour y trouver quelque nourriture : il avait dû la suivre. Plus tard, je pus le rencontrer.

Pour me rendre à la Mission Saint-Bernard, je devais traverser le petit lac des Esclaves dans toute sa longueur. Quoique nous fussions arrivés dans la dernière quinzaine de mai, ce lac n'était pas encore pleinement dégagé de ses glaces, ce qui m'occasionna beaucoup de retard, m'exposa à plus d'un péril et me procura de grandes fatigues. Je dus faire une partie de la route à pied, le long de la grève : j'étais chargé d'une partie de mon bagage.

L'avant-veille de la Pentecôte, j'atteignais le but de mon voyage. C'est à dix heures du soir que je faisais mon entrée au poste de Saint-Bernard, à la grande joie de mes sauvages. C'était le dix-septième jour depuis mon départ de Sainte-Anne.

Le lendemain, je commençai les exercices de la mission, qui devait durer une vingtaine de jours, exercices toujours très fatigants, parce qu'on ne peut se permettre, tant qu'ils durent, un seul moment de repos, et qu'il faut faire une très grande dépense de paroles ; les catéchismes, les instructions, le chant, les confessions, occupant tour à tour tous les instants de la journée.

Sans doute, ces missions produisent d'heureux résultats, mais ils seraient beaucoup plus grands, si l'on pouvait les réitérer plusieurs fois dans l'année et demeurer plus longtemps avec ces pauvres sauvages.

L'arrivée du commis du fort, le 6 juin, apportant les marchandises, fut comme le signal du départ de nos

Indiens, parce qu'ayant pu se procurer les objets qui leur sont nécessaires, ils retournaient dans leurs forêts. Me trouvant par là privé de mon troupeau, je pris le parti de retourner à ma résidence. Mon cœur était profondément agité à la pensée que je laissais ce poste qui ne verrait pas de prêtre pour longtemps encore et où les fidèles qui y reviendraient n'auraient pas la consolation d'y rencontrer leur Père. Je levai alors mes mains vers le ciel et je conjurai Notre-Seigneur de vouloir bien disposer les événements de manière que mon vœu fût exaucé, m'offrant moi-même, si c'était son bon plaisir, pour venir me fixer dans cette solitude profonde. Ces pensées agitaient encore mon âme, quand, déjà monté sur mon canot, je fendais les flots pour traverser le Petit Lac des Esclaves...

Mais bientôt la tempête vint nous assaillir et fournir à mon esprit une diversion nouvelle, en mettant sous mes yeux un danger imminent. Heureusement qu'il nous fut possible, après de grands efforts, de gagner terre. Dans la soirée, le temps s'étant calmé et nous donnant le vent en arrière, mes rameurs voulurent en profiter pour continuer la route. J'avoue que je partageais peu leur avis, j'étais même fort inquiet, car je n'ignorais pas que la navigation en canot, durant la nuit et sur un grand lac, est peu sûre ; mais, craignant de les contrarier, je ne m'opposai pas à leur projet. Le canot fut donc lancé à l'eau. Bientôt, grâce à la fatigue, le mouvement régulier des rames et le balancement de l'esquif m'eurent plongé dans le sommeil, lorsque tout à coup j'en fus tiré par le craquement du canot, qui avait été lancé sur le tronc d'un arbre caché sous l'eau. Le guide, en jetant un regard au fond du canot, s'aperçoit qu'il fait eau et jette le cri d'alarme. L'un de nous prend de suite un vase pour puiser l'eau ; nous dégageons le canot du récif où il était venu échouer et nous cherchons à nous diriger vers le rivage. Malheureusement le ciel était couvert et nous trouvant plongés dans la nuit la plus profonde, nous ne savions de quel côté nous diriger pour gagner le plus proche rivage ; ajoutez à cela que, malgré les efforts

de celui qui puisait l'eau, l'eau montait toujours dans notre frêle embarcation et que nous étions menacés de sombrer dans les eaux profondes du lac, avant même d'avoir découvert le rivage. Grâce à la divine Providence, après de grands efforts, nos avirons touchèrent le sable, ce qui nous annonçait que la rive n'était pas éloignée, et bientôt après, en effet, nos pieds touchèrent terre.

Notre premier soin fut d'allumer un feu afin de sécher nos vêtements qui étaient un peu mouillés, et à peine étions-nous installés que le vent et la pluie se déchaînèrent sur nous. Quoique leur visite fût fort peu agréable dans la situation où nous nous trouvions, je bénis cependant le bon Dieu, avec un grand sentiment de reconnaissance, d'avoir attendu que nous fussions sortis du lac, pour nous les envoyer. Préoccupé de ces pensées, je me couchai au pied d'un arbre et y trouvai un doux et paisible sommeil. Le lendemain, nous reprîmes notre route, bien que le lac fût encore agité. Bientôt le vent étant devenu plus fort, nous fûmes obligés de gagner la seule île qui se trouve dans ce lac. C'était la Providence qui nous y poussait, car elle nous avait préparé comme une nouvelle manne, nous y trouvâmes une quantité d'œufs si considérable, que ne vivant pendant quatre jours que de cette nourriture, la provision n'en parut pas diminuée ; ces œufs ne nourrissent point comme ceux des poules domestiques, il nous en fallait une grande quantité pour nos repas. Après quelques jours de repos, notre route se continua sans interruption. Sans doute, quand on navigue dans des rivières comme l'Athabaska, où les rapides se succèdent fréquemment, il est rare de ne pas y éprouver quelques accidents ; mais, enfin, nous nous en tirâmes sains et saufs. Les chevaux que nous avions laissés à notre départ, au moment où il avait fallu prendre la navigation, avaient eu le temps de se reposer et de prendre de l'embonpoint. Après une journée de recherches, nous les trouvâmes, non loin des lieux où nous les avions laissés et, trois jours après, je rentrais dans ma chère résidence de Sainte-Anne, que je trouvais,

hélas ! solitaire : c'est ce qui modère la joie de rentrer chez soi.

Beaucoup de travaux m'y attendaient, outre ceux du saint ministère : j'avais à sarcler, à biner mon jardin, et à cultiver mes légumes. Je devais aussi visiter mes confrères de Saint-Albert, pour me confesser...

FORT JASPAR. — Un jour, vers la mi-septembre, je vis venir à moi un jeune homme exprimant sur sa figure la joie qu'il avait de me revoir... Il était porteur d'une lettre que m'adressaient, en sauvage, ses compatriotes, portant ces simples mots plusieurs fois répétés : « Toi, prêtre, maître au lac Sainte-Anne, viens donc nous voir ; douze enfants te demandent pour être baptisés et tous les autres pour se confesser. Tu ne viendras pas inutilement, nous te donnerons des pelleteries. » Il y avait longtemps que j'avais le désir d'aller visiter ces pauvres gens, mais les moyens m'avaient manqué ; ils me manquent plus que jamais, au moment où je reçois leur invitation, mais comment refuser de me rendre à une demande aussi pressante ? Il me faut quatre chevaux pour me rendre chez eux, et je n'en ai que deux. Deux compagnons me sont nécessaires pour la route difficile que je dois suivre ; et je n'ai rien pour les payer. Dieu va y pourvoir. Un excellent chrétien arrive sur ces entrefaites de la Rivière Rouge et se propose comme moi de diriger ses pas vers les montagnes Rocheuses, non point pour y gagner les âmes, mais pour y trafiquer. Nous concertons ensemble le moyen de nous y rendre, ce qui consistait en grande partie à partager les mêmes peines et les mêmes fatigues et à fournir chacun deux chevaux. Le 17 septembre, nous quittons la résidence de Sainte-Anne, nous dirigeant vers l'ouest, ayant pour guides les métis iroquois qui étaient venus me chercher. Nous avions à suivre des chemins impossibles et par un temps affreux, car durant les dix jours que dura le voyage, la pluie et la neige tombèrent alternativement presque tous les jours ; à ces misères, je pourrais ajouter celle de la nourriture la plus chétive. Le 27 septembre,

arrivé au pied des Montagnes Rocheuses, je fis la rencontre de quelques familles de ces métis iroquois, qui nous dressèrent une tente auprès des leurs. Aussitôt, plusieurs courriers se hâtèrent d'aller annoncer mon arrivée à ceux de leur tribu qui étaient éloignés dans les vallées. Bientôt je pus commencer les exercices de la mission, qui me procurèrent, vu les excellentes dispositions de ces bons chrétiens, les plus douces consolations. Oh ! comme je me sentais amplement payé de mes fatigues, quand je les voyais si fidèles aux pratiques de la religion et si généreux pour le service de Dieu.

Le 9 novembre, ma mission était terminée. Je quittai ces bons métis pour reprendre le chemin de Sainte-Anne, n'ayant avec moi qu'un seul compagnon de voyage. Toute la population, y compris les femmes et les enfants, voulut m'accompagner durant quelques milles, me témoignant par là leur affection et leur reconnaissance. Je ne vous raconterai pas les difficultés du retour et les fatigues qui en étaient inséparables. J'arrivai à Sainte-Anne, le 17 novembre, par un temps de neige. J'avais porté avec moi, dans ma mission, toute la provision de vin de messe que j'avais ; à mon retour, je ne pus dire la sainte messe. Je repartis le lendemain pour Saint-Albert, afin de la renouveler et voir, par la même occasion, mes Frères. Je passai quelques jours au milieu d'eux, jouissant de la vie de famille, bonheur dont on ne connaît bien le prix que quand, comme moi, on en est privé. Après ces jours de joie et de consolation passés à Saint-Albert, je dus revenir à ma mission de Sainte-Anne. J'ai à faire ma provision de poisson, à couper le bois de chauffage et à charrier les foins. N'ayant qu'un seul domestique, je dois m'occuper comme lui et autant que lui de ces divers travaux. Ces préoccupations des soins matériels et le temps qu'ils absorbent ne nous empêchent pas, sans doute, de remplir nos devoirs de religieux et de missionnaire à l'égard de ceux dont les intérêts spirituels nous sont confiés. Mais ils ne nous disposent point à faire des rapports intéressants : je vous donne cette raison comme excuse pour la pauvreté de ma lettre. »

— Merci, cher Père RÉMAS, nous savons enfin à quoi vous passiez votre temps. Ne soyez ni rhétoricien, ni académicien si vous voulez ! mais nous ne cherchons en vous qu'un missionnaire, et nous l'avons trouvé !... Malgré votre répugnance à dire du bien de vous, expliquez-nous donc comment vous avez sauvé du massacre toute une tribu, à la prairie, en 1860.

— Vous voulez que je me vante...

— Non ! racontez aux jeunes quel ministère vous faisiez à la prairie...

A LA PRAIRIE. — Nous sommes partis du Lac Sainte-Anne une forte brigade, de 70 à 80 familles — environ 300 personnes — des Métis, des Cris, des Assiniboines. Nous allions à la grande prairie, vers la rivière La Biche, à mi-chemin entre Calgary et Edmonton d'aujourd'hui,

— Qu'aviez-vous à faire, durant la chasse ?

— Le lever était tardif plutôt que matinal, car les voyageurs étaient fatigués. Je disais ma messe et l'emploi de mon temps dépendait des circonstances. Tantôt nous partions aussitôt après le déjeuner. Deux heures plus tard, c'était la première débridée ; nous dînions. Je réunissais aussitôt les enfants. Dans l'après-midi, en voyage, je faisais ainsi deux ou trois autres réunions, à chaque halte. Mais quand les chasseurs avaient de la viande en abondance, nous demeurions, quatre, cinq, six jours dans le même endroit. Alors c'était une mission en règle : messe, cantiques, catéchismes, instructions. J'ai vu des vieillards assis au rang des enfants, m'écouter avec attention, m'interroger, me faire répéter les explications afin de mieux comprendre ; souvent aussi ils me soufflaient le mot cris que je cherchais pour mieux exprimer ma pensée. Le dimanche, on ne chassait pas, sauf en cas de disette. Cependant le dimanche où nous fûmes près d'être massacrés, nos gens, étant à court de viande et voyant les buffalos à proximité du camp, en tuèrent plusieurs.

— Ce ministère à la prairie était-il fructueux ?

Cette année-là, il a certes été plus fructueux qu'il

n'aurait été si j'étais resté au milieu des gens au Lac Sainte-Anne. Je pouvais avoir tous les enfants et les instruire tous les jours durant trois mois. Je voyais tous les adultes et les instruisais : une foule de gens ont fait leur première communion à la prairie...

Le soir, la prière se disait d'ordinaire en commun : tout le monde y prenait part. Je me rappelle des scènes féeriques, certains soirs, au retour d'une chasse abondante, surtout lorsque le ciel était pur, étoilé, et que la prairie s'argentait aux reflets de la lune. Les chiens et les loups se disputaient les dépouilles du butin. Et nos gens priaient.

— Mais le dimanche, que faisiez-vous ?

— La messe du dimanche était solennelle : elle se disait plus tard que de coutume, on y chantait davantage, l'instruction s'y donnait pour tout le monde. Beau spectacle vraiment ! Cette foule recueillie dans un cercle de loges et de voitures pensait au bon Dieu : c'était la paix, le silence, le recueillement. Nos chevaux entravés paissaient tranquillement ici et là, à quelque distance ; nos chiens dormaient à l'ombre.

— Mais ce dimanche où vous échappâtes au massacre ?

— J'en étais aux ablutions de la communion... on crie : les Pieds Noirs, sauvons-nous ! — Arrêtez, arrêtez, mes enfants et mes parents... Les Pieds Noirs vous respecteront quand ils verront la Robe Noire parmi vous !...

Les Pieds Noirs n'en voulaient pas aux Métis ; mais seulement aux Cris et aux Assiniboines, qui chassaient avec nous. Ma messe dite, je saute à cheval, et avec quelques métis décidés nous voilà au galop, au-devant des Pieds Noirs. — Ils formaient une vraie armée : trois cents étaient armés, qui de fusils, qui de flèches, qui de couteaux..., leurs femmes suivaient, prêtes à piller notre camp ; leur intention était le massacre et le pillage...

A la vue d'un prêtre sans armes, presque sans escorte, la colonne menaçante s'arrête. Parmi les Pieds Noirs, plusieurs parlaient bien cris... — « Je suis le prêtre, je suis votre ami ! que nous voulez-vous ? » — On parlemente brièvement, les chefs viennent me toucher. Doutaient-ils

de mon humanité ? pensaient-ils que j'étais un Manitou ? Ils me passent la main sur la tête, la poitrine, les bras, en long et en large.

— « Nous voulons la paix, dis-je !

— Nous aussi ! mais à la condition que vous veniez dans notre camp ! »

La chevauchée fut longue et fatigante, depuis midi jusqu'après le coucher du soleil, moi à jeun. Le soir il y eut réunion des chefs et échange de discours. Les Pieds Noirs acceptèrent notre tabac, offert en signe de paix. Pour notre retour, quelques Pieds Noirs nous firent escorte : nous étions devenus bons amis. J'étais horriblement fatigué et mon petit cheval boitait. Un Pied Noir s'en aperçut et dit en sa langue à un des métis : « Dis donc au Père que son cheval est rendu : s'il veut mon cheval, je le lui donne. » J'acceptai.

Nos gens restés au camp s'étaient fortifiés ; avec des couteaux, des haches et leurs mains ils avaient creusé une sorte de cave de 14 pieds sur 12 de large et 8 de profondeur. Ils avaient décidé d'y cacher leurs femmes et leurs enfants durant la bataille. Eux-mêmes devaient lutter jusqu'à la dernière pincée de poudre et de plomb.

Quelques jours après cette aventure, il m'arriva de commettre quelque maladresse..., j'aurais parlé sévèrement à quelques chasseurs..., ils en furent choqués et me firent des reproches.

— « Soyez donc raisonnables ! Ne savez-vous pas que je veux votre bien ! A quoi me suis-je exposé pour vous, en courant au-devant des Pieds Noirs, armés pour vous massacrer ? — Ent ! ent ! murmura-t-on, le Père a raison ! — Et dès lors, tout le monde m'obéit bien.

Le missionnaire s'est peint lui-même, en voyages, en missions, soucieux du spirituel et du temporel : prêt à tous les sacrifices, même à celui de sa vie.

L'Ermite. — Nous l'avons entendu dire à Dieu, au poste Saint-Bernard : « Seigneur, je m'offre, si c'est votre bon plaisir, à venir me fixer dans cette solitude profonde. » Il y fut envoyé... et il s'y ennuya à la mort. Il ne pouvait

correspondre avec ses supérieurs qu'une fois par an, il manqua de recevoir quelques effets nécessaires, il s'imagina qu'il avait été envoyé là en disgrâce, il souffrit... et beaucoup. Parlant de cette époque de sa vie, il disait : « Que de promenades j'ai faites sur le bord du Lac, pleurant et priant ! Comme je pensais à ma mère !... Que de fois j'ai été tenté d'ôter ma croix d'Oblat et de quitter le pays et tout !... C'est triste, la solitude... Enfin, le bon Dieu m'a fait de grandes grâces. » L'impression qui résulte du récit de ses épreuves au Petit Lac des Esclaves, est que vraiment sa grande foi et son grand amour des âmes l'ont sauvé. En 1873, ses supérieurs disaient de lui : « Le P. Rémas, au Petit Lac des Esclaves, est déjà affligé d'infirmités qui l'empêchent de se livrer à des travaux bien utiles, dans la position où il se trouve. La mission est pauvre, la pêche est le seul moyen de subsister ; de temps en temps on peut se procurer de la viande desséchée. »

A cette époque, le P. Rémas comptait 50 ans d'âge et 20 ans d'apostolat. Ermite, il l'avait, en somme, presque toujours été. Ne soyons pas surpris si la solitude exerça quelque influence sur sa tournure d'esprit. Enfant, élève, nouveau venu dans les missions, il avait été timide, porté à se croire méprisé. Cette erreur de jugement le poursuivit durant ses années d'apostolat. De plus, il lui arriva de commettre quelques gaucheries, dont on fit des risées : quoi de plus naturel ? un missionnaire peut-il ressembler à une vieille statue de cathédrale ?

On raconte qu'un jour d'incendie, chez le commis de la Compagnie, au Lac Sainte-Anne, il s'empressa d'aller porter secours. Dans son zèle pour tout sauver, il jeta une brassée de vaisselle par la fenêtre. — On comprend si l'homme le plus charitable peut garder son sérieux devant cette distraction.

Le grammairien. — Le cher Père était distrait quelquefois ; mais c'est, dit-on, le trait caractéristique d'une certaine classe de penseurs.

Le P. Rémas fut un penseur et un piocheur. Dès son

arrivée dans les missions il se mit à l'étude de la langue crise. La nature l'avait peu favorisé pour l'étude d'une langue sauvage, telle que cette étude s'offrait à lui. Il y a 50 ans, il n'y avait pas de grammaire crise établie ; il est telle et telle règle particulière, que le P. Rémas découvrit lui-même 20 ans après son arrivée dans le pays des Cris. Le P. Rémas était sourd d'une oreille et sa langue était à la fois prompte et peu docile. Il lui fallait analyser les sons articulés, y découvrir ce qui était une racine, en marquer la partie infléchie, les préfixes, les terminaisons, les altérations. La syntaxe crise est simple quand on en a la clé. Mais cette clé il fallait la trouver. Le P. Rémas eut le courage de la chercher. Durant son travail manuel, en faisant sa cuisine, en voyage, il scrutait les mystères de la langue. Pour lui tout se ramenait à quelques grands principes.

Le verbe cris s'accorde en genre, en nombre et en personne, avec son sujet et avec son objet. — Il faut observer des accords de simple, double et triple relation. — Les adjectifs existent dans la langue et se traitent matériellement comme des verbes neutres. — Les verbes passifs ont une triple conjugaison selon que l'agent appartient à la première, la deuxième, la troisième personne.

Un nouveau, en présence de ces lumières, ne voyait pas clair. Il fallait entrer dans des explications. Mais quand on a appris quatre ou cinq grammaires des langues indo-européennes, on est loin d'imaginer que la langue crise est polysynthétique. De son côté, le professeur de langue crise, versé dans la syntaxe d'une langue américaine, oubliait que ses élèves n'étaient familiers qu'avec des langues analytiques. Le P. Rémas, malgré sa connaissance approfondie du cris, ne fut pas toujours un professeur heureux. Il a rencontré, vers la fin de sa carrière, des élèves qui ont su profiter de ses leçons et consoler le cher Père de ses déboires de professeur.

Le Révérend Père a laissé une grammaire crise qu'il a maintes et maintes fois retouchée ; un catéchisme cris manuscrit ; un questionnaire cris à l'usage des confesseurs. Rien de cela n'a été publié. Il a eu autrefois une collection

de sermons : mais les trouvant trop imparfaits, il les détruisit : depuis on lui fit comprendre que c'était regrettable.

L'ÉTUDIANT. — Ce rapide aperçu des recherches du R. P. RÉMAS dans la syntaxe crise, suffit pour montrer qu'il eut le goût de l'étude. Dès son arrivée au Lac La Biche, il se remit à revoir sa théologie et il ne cessa jamais d'étudier. Il salua avec enthousiasme la circulaire du T. R. P. SOULLIER sur les études et il engageait ses jeunes Frères à cultiver leur intelligence en toute occasion. Il était d'avis qu'un savant ressemble beaucoup à un saint. L'étude, d'ailleurs, est un compagnon qui égaie la solitude. Et au souvenir de ses longues années de solitude et de ses heures d'ennui : « Si j'avais donc eu quelques livres que je n'avais pas ! »

Mais, dans la vie du P. RÉMAS il est un fait qui est d'une grande âme. En 1884, ses supérieurs l'envoyèrent à Calgary : c'était l'époque de la construction du chemin de fer. Le P. RÉMAS, malgré ses soixante ans, se mit à l'étude de l'anglais ! Pourquoi ? Pour rendre autant de services qu'il pourrait. Il apprit l'anglais, suffisamment pour exercer le saint ministère en cette langue. On loue Bossuet d'avoir commencé à l'âge de soixante ans l'étude de l'hébreu, afin d'approfondir la science des Saintes Ecritures. Le P. RÉMAS, se rendant capable, à soixante ans, de sonder et de guérir bien des plaies spirituelles, est-il moins admirable que Bossuet ?

L'AUXILIAIRE. — Nous nous sommes arrêtés à considérer quelques qualités du R. P. RÉMAS, bien que sa carrière apostolique ne fût qu'à son midi. Il nous semble que depuis 1875 environ, le Révérend Père a plus spécialement rempli les fonctions d'auxiliaire. Son rôle, comme directeur de missions, a été obscur : on ne le remarque nulle part en évidence. Mais ce rôle permit à ses contemporains de se livrer à un ministère plus actif, ministère extérieur, remarqué et remarquable.

En 1879, le P. RÉMAS était à Saint-Albert. On avait

cette opinion de lui : « Le R. P. Rémas se dévoue avec un zèle au-dessus de tout éloge à l'œuvre de la paroisse. Non seulement il catéchise les enfants deux fois par jour, les adultes le dimanche ; mais tous les jours il s'en va à domicile dans les maisons, dans les loges des métis et des sauvages, instruire et préparer les vieillards à la première Communion. Le bon Dieu seul connaît tout le bien qu'il a ainsi opéré, les âmes qu'il a gagnées et sauvées pour une éternité. »

En 1884, on célébra les noces d'argent de Mgr Grandin (jubilé d'épiscopat). Le P. Rémas, pressé de prendre la parole, s'excusa en se disant incapable d'exprimer convenablement les sentiments qui remplissaient son cœur. Il ne se reconnaît pas le talent nécessaire et s'abîme dans son humilité. *Qui se humiliat, exaltabitur.*

Ce prêtre, qui se mettait au dernier rang, portait en lui une âme de Pierre Claver. Voici comment on l'appréciait :

« Le R. P. Rémas a fait ici un bien immense. Si nous avons des sauvages, des enfants, des jeunes gens instruits, connaissant parfaitement notre sainte religion et la pratiquant bien, c'est au P. Rémas qu'en revient le mérite : il les a presque tous formés par une instruction dévouée, suivie, s'il en fut jamais, instruction donnée à toute heure du jour et de la nuit dans de solides et longs catéchismes. »

Le religieux. — Déjà, nous avons conçu une haute estime du religieux : ses défauts de formation restent avec lui, lui donnant une occasion continuelle de se mortifier ; les ombres de son caractère apportent du charme dans la communauté où il vit ; tout le monde est heureux de l'avoir avec soi. Ce simple et cet humble ne manque ni d'esprit de mortification, ni d'obéissance.

Saint Philippe de Néri aimait sa vieille chatte et la soignait avec une sorte de manie ; le P. Rémas aimait sa pipe et en prenait grand soin. Elle trompa mainte heure d'ennui dans la solitude. A Saint-Bernard, Petit Lac des Esclaves, sa pipe ne le quittait plus, sauf durant la messe.

Dès le réveil il prenait sa pipe ; durant sa toilette, il avait sa pipe à la main gauche et tenait sa serviette de la main droite : la pipe passait ensuite dans la main droite. Et jusqu'au soir il fumait. Il arriva que les décrets d'un Chapitre parvinrent à sa connaissance : il comprit le vœu exprimé et se décida à rompre avec la pipe. C'est à Calgary qu'il consomma ce sacrifice. Sa pipe fut enterrée dans un trou de gofeur sur le bord de la rivière du Coude. Parfois, nous l'avons questionné sur sa pipe...

— P. Rémas, est-ce vrai que vous aimiez votre pipe à la folie ?

— Un peu ! (en souriant), mais, à ma place, qu'eussiez-vous fait ?

— Si on vous offrait un cigare, l'accepteriez-vous ? !

— Tentateur, silence ! Pourquoi me parler de ça..., des fois, oui, l'odeur de la pipe réveille des souvenirs... mais j'ai rompu avec la pipe... »

Au fond, c'est par esprit de mortification qu'il renonça au tabac, après avoir fumé durant trente ans environ et s'être acquis une réputation de très grand fumeur.

Saint François Xavier, partant pour les Indes, n'alla pas revoir sa mère, il se contenta de passer en vue du château où elle demeurait. C'était un sacrifice. Le P. Rémas obtint la permission de retourner en France ; avant de partir, il avait exprimé qu'il resterait volontiers à son poste habituel si on le désirait... Il se rendit cependant jusqu'à Québec et là il trouva l'ordre de revenir à Saint-Albert, où on avait besoin de lui ; sans broncher, il revint. Quelle simplicité dans le sacrifice !

Ce fut un obéissant. De ses supérieurs il parlait ainsi : « Ce sont des hommes, capables de souffrir comme nous, plus que nous-même, car leur sphère d'action est plus étendue. Efforçons-nous de les aider et de les soulager. S'il arrive qu'ils portent la mitre, croyons que leur mitre est pleine d'épines... Pour moi, on peut m'envoyer où on veut. Je regrette de n'être plus jeune, afin de rendre service davantage. Travaillez, étudiez, priez... »

L'ANANIE. — Lui-même pratiquait ce qu'il enseignait Une lettre qu'il écrivit en 1894 contient les passages suivants : « Il ne faut jamais regarder en arrière pour voir si on fait du bien, mais toujours aller en avant pour en faire le plus qu'on peut. Si on ne peut pas envoyer les âmes tout de suite au ciel après leur mort, il faut au moins les envoyer au purgatoire, tant qu'on peut ; si on ne peut empêcher l'enfer, du moins, empêchons que les âmes en voient le fond. Le ministère a des peines... Il y a des missionnaires, il y en a trop, il faut en convenir, qui voudraient être de grands missionnaires dès leur arrivée dans les missions, mais sans passer par la peine, la fatigue, l'ennui du travail des langues. Au bout de quelques jours, ils s'imaginent tout connaître. Bientôt viennent l'ennui, les dégoûts, les déboires et alors que devient le zèle ?... Le bruit ne fait pas le bien, et le bien ne fait pas le bruit... En allant dans les missions, allez avec prudence, douceur, sans esprit de parti, sans enthousiasme, mais résolument, malgré toutes les traverses, les peines..., sans regarder en arrière, excepté pour voir vos fautes et les éviter. Il ne faut pas chercher sur la terre le bien qu'on y fait ! »

Dernières années.

Après avoir été auxiliaire durant une vingtaine d'années, le P. RÉMAS, devenu septuagénaire, mi-sourd et mi-aveugle, quitta le ministère ordinaire. Il continua à rendre service : il était toujours prêt à se dépenser. C'était un actif. Nous le trouvons successivement à Saint-Albert, à Edmonton, à Calgary ; il allait et revenait, retournait encore selon les besoins.

Et que faisait-il ? — Nous l'avons vu à l'œuvre : le premier à la chapelle (car d'ordinaire le sommeil le fuyait), exact à tous ses exercices religieux. Il disait sa messe un peu lentement, car il y voyait peu clair. Après la récréation, où hélas ! nous le taquinions bien un peu, afin de le faire sortir d'une sorte de mélancolie qui pesait souvent sur lui, il récitait ses petites heures, et... dinn, dinn, dinn, il réunissait les enfants de son catéchisme.

Deux heures le matin, deux heures le soir, pendant trois ou quatre semaines. Entre temps, il se faisait conduire à quelque tente, loge ou cabane, revoyait des retardataires, reprenait des paresseux ou des ivrognes, réparait des désordres. D'autres fois il enseignait le cris aux nouveaux missionnaires. Durant les trois dernières années, il initia une demi-douzaine de jeunes prêtres aux règles de la grammaire crise. Pour eux et à cause d'eux il refit toute sa grammaire ; il comprit que la transition entre la syntaxe analytique et la syntaxe prolysynthétique n'était pas suffisamment ménagée. Nous avons une grammaire de cent pages in-8, terminée à Calgary, le 4 septembre 1899. Le P. Rémas y travaillait cinq et six heures par jour. Son catéchisme cris a trois éditions, une de 1881, complète ; deux de 1899 abrégées, mais traduites en français et en anglais. Tout cela est l'œuvre originale du P. Rémas.

Nous avons déjà remarqué quelques-uns de ses travers. Une fois nous lui disions : « Pourquoi vous excitez-vous quand on vous parle de vos vieilles histoires ?

— Ah ! parfois on touche au sensible ! c'est comme si j'avais une plaie cicatrisée qu'il ne faut pas toucher. »

Ce bon Père était nerveux aussi ; il n'aimait pas que son servant de messe vînt à relever le bas de la chasuble, à la consécration. Le moindre tiraillement lui donnait alors des distractions. Il avait une crainte exagérée de ne pouvoir dire la sainte messe à cause de quelques oublis, dont même les jeunes sont involontairement capables.

Il avait une grande dévotion pour la messe et pour la sainte Eucharistie, lui qui, dans ses peines intimes, avait puisé là tout le courage dont il avait besoin pour ne pas faiblir.

Et enfin, il eut une grande dévotion à la mort. Il l'aimait, l'attendait, en parlait sans cesse et se réjouissait du moment où il rendrait ses comptes définitifs. Lui dire : « P. Rémas, vous ferez votre jubilé d'or, ce sera une grande fête, vous vivrez encore cinq ans, dix ans »..., c'était lui faire de la peine. — « Que le bon Dieu me prenne donc bien vite. Il y a bien assez longtemps que

je porte ma croix. Je pense que le bon Dieu aura pitié de moi. »

Il aimait à recevoir les visites de ses Frères et de ses Supérieurs. Vers la fin, il ne pouvait parler assez haut pour entretenir conversation avec Mgr Grandin. Monseigneur était venu le distraire ; P. Rémas se rappela ensuite qu'il avait omis de demander la bénédiction de Monseigneur. Il dit à un de ses jeunes Frères : « Allez donc prier Monseigneur de bien vouloir me bénir, que je passe une bonne nuit et accepte toutes mes souffrances pour plaire au bon Dieu. » La commission fut faite !

Il avait reçu les derniers Sacrements le mardi de Pâques. Depuis il ne quitta plus guère sa chambre. Il dit la messe le 23 avril, cinquantième anniversaire de son oblation. Il n'était déjà plus guère de ce monde. Il alla s'affaiblissant graduellement jusqu'au 10 juillet. Et il rendit sa belle âme à Dieu.

Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.

Il mourut sans secousse, bien et longuement préparé, fortifié par la grâce du bon Dieu, plein de confiance que sa récompense était prête. - Deux de ses neveux sont prêtres.

Sa mémoire est en vénération parmi les métis, à qui il a eu plus spécialement affaire. Il laisse à ses Frères de beaux exemples de vertu, de zèle, de sacrifice. Ses restes mortels reposent à Saint-Albert.

Conclusion. — En lisant l'histoire des origines de l'Eglise, on remarque le nombre prodigieux de saints qui se rencontrent parmi les premiers missionnaires. Tous les diocèses d'Europe comptent plusieurs saints parmi leurs fondateurs.

Nous est-il défendu de penser qu'il y a eu et qu'il y a des saints parmi les fondateurs de l'Eglise catholique dans les vastes territoires de l'Amérique du Nord ?... La preuve canonique reste à en faire !

Prions pour qu'elle se fasse au temps marqué par la Providence. « Pour canoniser un serviteur de Dieu, il suffit qu'on ait la preuve qu'il a pratiqué à un degré émi-

nent et héroïque les vertus dont l'occasion lui était offerte, selon sa condition, selon son rang et selon l'état de sa personne. » (Benoît XIV, *cité par* Henri JOLY.)

L.-S. CULERIER, *O. M. I.*

Le R. P. Auguste Beaume, 1887-1912 (816).

Le P. BEAUME fut un de ceux qui ne rougissent pas de l'humilité de leur origine. Il aimait à dire qu'il était fils de très modestes cultivateurs, que son enfance avait été occupée à la garde des bestiaux et que son pays d'origine n'était qu'un très pauvre village de ce Dévoluy, qu'il appelait plaisamment, avec un géographe, « le dernier asile de l'espèce humaine ».

Auguste BEAUME naquit, le 27 décembre 1857, à Saint-Didier-en-Dévoluy, au diocèse de Gap. A l'âge de dix-huit ans, il entra au noviciat de Notre-Dame de l'Osier, le 5 août 1876 ; puis il se rendit au scolasticat d'Autun, où il fit son Oblation perpétuelle le 15 août 1878. Il suivit ensuite les Frères scolastiques expulsés qui allèrent se réfugier en Irlande, dans notre maison de Dublin, et c'est là qu'il reçut la prêtrise, en 1882. A la veille de son ordination sacerdotale, il nous est présenté par le Supérieur du Scolasticat « comme un bon Frère scolastique, qui ne s'est pas démenti pendant toute l'année, régulier, pieux, studieux, animé d'un bon esprit, bien fraternel. C'est un bon théologien, qui étudie saint Thomas avec profit. La littérature et les sciences lui sont moins familières ; la première éducation a fait défaut, les formes laissent à désirer. A côté d'une intelligence belle et forte et d'un grand esprit de foi, il a une imagination portée à la rêverie. » Cette imagination très vive lui fut plus tard du plus grand secours pour expliquer à ses élèves les difficultés de la philosophie et les mystères de la théologie. Il empruntait ses images et ses comparaisons à la belle nature, dont il se plaisait à dire qu'il avait longuement